

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Une saga acadienne

Jacques Gauthier, *Clovis*, Montréal, Pierre Tisseyre, 1992, 470 p.
Antonine Maillet, *Les confessions de Jeanne de Valois*,
Montréal, Leméac, 1992, 344 p.

Francine Bordeleau

Number 68, Winter 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38785ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bordeleau, F. (1992). Review of [Une saga acadienne / Jacques Gauthier, *Clovis*, Montréal, Pierre Tisseyre, 1992, 470 p. / Antonine Maillet, *Les confessions de Jeanne de Valois*, Montréal, Leméac, 1992, 344 p.] *Lettres québécoises*, (68), 19–20.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Jacques Gauthier, *Clovis*, Montréal, Pierre Tisseyre, 1992, 470 p., 27,95 \$.
Antonine Maillet, *Les confessions de Jeanne de Valois*, Montréal, Leméac, 1992, 344 p., 27,50 \$.



Une saga acadienne

Avec Gauthier et Maillet, l'Acadie redevient un thème littéraire.
Malheureusement, ces récits historiques ne présentent pour le lecteur québécois qu'un intérêt tout relatif.

ROMAN
Francine Bordeleau

COMMENÇONS PAR LE COMMENCEMENT, à savoir le peuplement de l'Acadie, au début du XVII^e siècle, sous le règne d'Henri IV. Les Français fondent Port-Royal; une vie aventureuse s'organise...

C'est à ce commencement que nous convie Jacques Gauthier, un Gaspésien qui fut animateur à la radio et à la télévision, et qui signe ici son premier récit. *Clovis* inaugure un cycle de *Chroniques acadiennes* qui devrait comprendre quatre tomes, à moins que l'auteur ne déclare forfait avant. Au risque de paraître méchante, je ne peux m'empêcher de souhaiter qu'il réduise quelque peu ses ambitions. Car le projet de Gauthier a beau être politiquement correct (pour employer une expression consacrée), irréprochable quant à ses intentions — à savoir restituer une histoire de l'Acadie —, *Clovis* ne fonctionne pas très bien.

Le syndrome Jeanne Bourin

Nous sommes en présence d'un bon gros roman historique. À la cour du roi de France, qui sera finalement assassiné par Ravaillac en 1610, les complots s'ourdissent. Mais dans le récit de Gauthier, ce n'est pas tant Henri IV qui est visé que Clovis, un petit enfant d'origine mystérieuse qu'on découvre un beau matin au château d'Antoinette de Pons, ci-devant marquise de Guercheville, une belle dame dont le roi, qui est un homme doté d'une libido exigeante, voulut pendant longtemps faire sa maîtresse. Ainsi donc on s'acharne des années durant à faire disparaître le cher enfant, Henri IV devient son parrain et veille sur son éducation, et Gauthier pense pourtant entretenir l'énigme (qui sera révélée dans une lettre digne de figurer dans les anthologies comiques) sur sa naissance jusqu'à la fin ! En outre, l'instigatrice de ce projet peu catholique n'est nulle autre que Gabrielle d'Estrée, la favorite du roi, qui sait que Clovis est le fils d'Henri et d'Antoinette de Guercheville. C'est là jouer d'autant aisément avec

l'histoire qu'avant la déportation de 1755, le passé de l'Acadie demeure tout à fait inconnu pour la très grande majorité d'entre nous. Le lecteur aurait sans doute supporté un glossaire...

Quant au récit lui-même, il aurait gagné à être plus concis. Or, «meublé» d'une surabondance de détails, écrit dans un style maladroit (l'efficacité du présent, temps de la narration choisi par l'auteur, est gommée par cette grandiloquence soi-disant d'époque et si fréquente

dans les romans historiques), il semble se traîner poussivement, d'autant qu'elles sont nombreuses, les phrases creuses qui ne veulent rien dire. Ainsi : «Emmanuel pressent tout de suite le danger, beaucoup plus qu'il ne le devine» («pressentir» et «deviner» sont diablement proches). On aurait enfin apprécié un véritable travail éditorial. Comme, malheureusement, aucune relecture sérieuse ne semble avoir été faite, nous avons droit à un récit truffé de fautes de ponctuation (pour ne mentionner que celles-là). Ainsi : «Lorsque je m'ouvris prudemment à Sa Majesté et lui fis part de mes soupçons. Elle prit fort mal mes propos.» Ou encore : «Intrigué par cette étrange substitution, Simple envoie aussitôt un des garçons, courir à Nay, pour se renseigner sur les allées et venues de l'absent.» Et ainsi de suite.

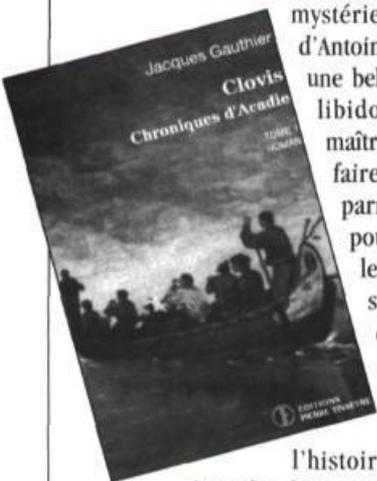
Il est dommage que l'auteur n'ait pas été mieux encadré. Son entreprise eut pu être vraiment intéressante; faute de rigueur (et de véritable talent d'écrivain ?), elle ennuie.

Du nationalisme acadien

Dans l'édition d'automne de ce magazine, j'ai involontairement commis une grossière erreur en faisant d'Herménégilde Chiasson «le plus connu des écrivains acadiens». C'est dire jusqu'à quel point les Québécois se sont appropriés Antonine Maillet. Mais depuis le temps qu'elle nous vend l'Acadie, un tel glissement est compréhensible.

De l'Acadie, il est encore question, avec *Les Confessions de Jeanne de Valois*. Mère Jeanne de Valois, entrée en religion dans les années 1920, chez les Sœurs de la Charité, a réellement existé. Elle est de ces Acadiens qui se sont battus pour avoir leur propre évêque, et de ces sœurs qui, en 1924, fonderont leur congrégation francophone. Antonine Maillet donne une voix à cette obscure pionnière que fut Jeanne de Valois. Dans ce qu'il faut tout de même appeler roman, l'action est campée en 1990, la narratrice, Jeanne, a 92 ans, et elle entreprend la rédaction de ses mémoires. Ou plutôt, initiative rousseauiste s'il en est, de ses *Confessions*.

Par le truchement de Jeanne, Maillet retrace les manifestations du nationalisme acadien dans le XX^e siècle. L'éducation, la culture, la langue sont les meilleurs moyens d'émancipation, constate Jeanne. Émancipation des Acadiens, mais aussi émancipation des femmes, car il est évident que pour plusieurs d'entre elles, tant en Acadie qu'ailleurs, les ordres et l'enseignement furent des voies privilégiées pour échapper au silence, à l'ignorance et à l'insignifiance d'une vie consacrée au mari et aux enfants. Il y a donc là un intéressant portrait de femme qui nous est livré, un portrait qui, sans être neuf, n'en demeure pas moins



sympathique. Mais si le personnage de Jeanne apparaît d'une grande richesse, c'est presque malgré Antonine Maillet; l'auteure, en effet, semble tout faire pour que Jeanne se retranche, disparaisse en quelque sorte derrière la cause acadienne.

On en reste donc à cette marotte de madame Maillet, qui consiste à écrire l'Acadie sur tous les tons. L'ennui, c'est que la littérature québécoise est déjà passée par cette phase nationaliste, nous avons eu cette période, aussi, où la langue française était sommée pratiquement à chaque page et il n'est pas sûr que ce thème du nationalisme dans la fiction nous touche autant qu'avant. Il y a aussi que depuis au moins vingt ans qu'elle écrit des variations sur le même sujet, Maillet a quelque peu saturé son lectorat.

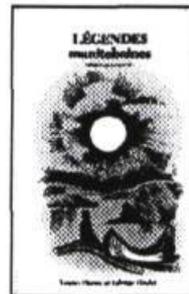
Et le style de l'auteure acadienne demeure trop proche de l'oralité pour ne pas agacer. L'impression d'«oralité» est confortée par cette manie qu'a la narratrice de continuellement s'adresser au lecteur : «Mère Marie-Anne vous paraîtrait fabriquée si j'essayais de vous faire croire qu'elle n'a pas souffert d'un sentiment de rejet et de trahison lors du chapitre de 1936», peut-on lire par exemple. Ou encore : «Je me demande si un écrivain d'expérience annoncerait ainsi à ses lecteurs la longueur de son prochain épisode. Mais en dépit de mes quatre-vingt-douze ans, je suis novice dans le métier; et je vous prie par conséquent d'être indulgent pour les maladresses d'un tout jeune écrivain.»

Un peu moins de 350 pages de cette exaspérante fausse candeur qui regarde l'histoire acadienne et l'actualité, de ces admonestations au lecteur et de cette écriture qui sonne comme la voix de Viola Léger, c'est long !

Un clin d'oeil au Manitoba



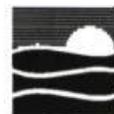
D'Est en Ouest
Légendes et contes
canadiens
Le merveilleux s'exprime
de Terre-Neuve à la
Colombie. 8,95\$



**Légendes
manitobaines**
Dix-neuf légendes dans
cette édition révisée et
augmentée. 10,95\$



Eau-de-feu
Un roman qui raconte
l'amour d'une Blanche
pour un chef indien.
12,95\$



Les Éditions des Plaines
C.P. 123,
Saint-Boniface (MB) R2H 3B4
Téléphone : (204) 235-0078
Télécopieur : (204) 233-7741

TRIPTYQUE

C.P. 5670, succursale C, Montréal (Québec) H2X 3N4

Téléphone et télécopieur : (514) 524-5900



Huguette O'Neil
Belle-Moue
(récit), 95 p., 14,95 \$

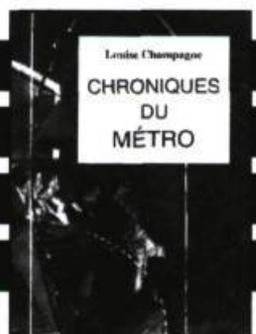
Le récit-confession d'une femme à sa mère. Selon deux niveaux de narration, le texte passe de la révolte contre la mère à son acceptation tout au long d'une réconciliation à la fois réelle et imaginaire.



Anne Élaïne Cliche
La Pisseuse
(roman), 243p., 19,95 \$

La *pisseuse* est une femme, un tableau, une séquence de film interminable, une expérience religieuse, une demande, une prière, bref : un roman.

**GRAND PRIX
DU LIVRE DE
MONTRÉAL 1992**



Louise Champagne
**Chroniques
du métro**
(nouvelles), 135 p., 14,95 \$

Quelques-uns de ces récits sont réels, d'autres totalement fictifs, alors que certains, issus de l'imaginaire collectif des voyageurs souterrains, ont dû être écrits de toute urgence pour éviter qu'ils ne se produisent réellement. Chose certaine, quand vous refermerez ce livre, le métro de Montréal n'aura plus jamais le même visage pour vous.



Pierre Manseau
Quartier des hommes
(roman), 207 p., 15,95 \$

Sous le couvert d'une enquête policière et d'un décor de voyous déterminés, l'auteur laisse libre cours à un imaginaire nourri de blessures profondes et de désirs tout aussi impossibles. Violence, appel, cri, rupture, érotisme exacerbé, amitié, soloperie, générosité sans bornes, bref un nœud psychologique et social non pas hors du commun, mais hors de la portée de qui veut en traduire la tension, l'inédit et le douloureux. Un roman pour lecteur exigeant, c'est-à-dire qui en a lu bien d'autres et qui sait reconnaître quand souffle le génie... et la mort. Une écriture exceptionnelle au Québec.



Gérald Côté
**LES
101 BLUES
DU QUÉBEC**
(essai et anthologie),
249p., 18,95 \$

Gérald Côté relate, en un premier temps, l'histoire et les connotations socio-musicales du blues au États-Unis et, en un deuxième temps, les couleurs qu'il prit au Québec à partir des années 60. Suit une anthologie de textes de 101 blues québécois, de Plume Latraverse à Michel Rivard en passant par Robert Charlebois, Sylvain Lelièvre et Offenbach.